

Marie Delcourt

ÉTUDE SUR LES TRADUCTIONS DES
TRAGIQUES GRECS ET LATINS EN FRANCE
DEPUIS LA RENAISSANCE

Avant-propos

Les recherches que voici portent sur les traductions des tragiques grecs et de Sénèque parues depuis la Renaissance.

Nous n'avons envisagé que les ouvrages qui sont des «translations» et qui se présentent comme tels. Ce n'est qu'en passant que nous dirons un mot des adaptations, quand même elles contiendraient des passages traduits des textes anciens. En effet, il y a bien lieu de rechercher ce que l'auteur d'une œuvre hybride doit à son modèle; mais alors le départ est à faire par celui qui prendra pour tâche d'étudier l'art et la méthode de cet auteur; il intéresse médiocrement une histoire de la traduction. Cependant, nous nous sommes plu parfois à montrer ce que devient tel vers de Sénèque chez Jean Prévost, tel couplet de Sophocle chez Fénelon; c'est qu'il nous semblait que le rapprochement pouvait servir à illustrer le goût ou la mode de l'époque.

Quoique notre étude ait pour objet des œuvres qui, n'ayant pas l'importance de celle d'un Amyot, sont exclues généralement de la littérature française proprement dite, nous pensons cependant qu'elle apportera des renseignements intéressants pour certains chapitres de l'histoire de cette littérature.

Tout d'abord, elle pourra servir de répertoire à ceux qui étudient, pour un auteur donné, la question des sources littéraires. Il n'est pas sans intérêt de savoir qu'à l'époque des débuts de Corneille il existait deux traductions récentes et presque complètes de Sénèque, tandis que deux pièces seulement d'Euripide avaient été mises en vers français et qu'elles étaient oubliées depuis cinquante ans. Mais c'est surtout à l'histoire du goût et des idées que pourra contribuer une liste des traductions d'un groupe d'auteurs représentant un genre littéraire tout entier.

Cette considération devait nous engager à ne pas séparer Sénèque des tragiques de la Grèce. Ce n'est pas cependant que les traducteurs se soient plu à rapprocher leurs œuvres; au contraire, on semble n'avoir vraiment admiré Sénèque qu'à l'époque où l'on se désintéressait des tragiques grecs, où, du moins, on ne se souciait pas de les mettre en

ÉTUDE SUR LES TRADUCTIONS DES TRAGIQUES GRECS ET LATINS

français. Les choses se passent comme si le public lettré n'eût pu, en même temps, apprécier Sénèque et ses modèles grecs.

Entre 1537 et 1573¹, nous trouvons quatre tragédies traduites du grec : l'*Électre* et l'*Antigone* de Sophocle, l'*Hécube* et l'*Iphigénie* d'Euripide. Puis, entre Jean-Antoine de Baïf et Dacier, pendant cent vingt ans, aucune tragédie grecque ne paraît plus avoir été mise en français ou du moins avoir été publiée.

Cette époque paraît tout entière appartenir à Sénèque. La Péruse imite *Médée* un peu avant 1555; Charles Toutain traduit *Agamemnon* en 1557, Le Duchat en 1561; Roland Brisset publie quatre tragédies en 1590; Jean Prévost imite l'*OEdipe* en 1618; Benoît Bauduyn donne une traduction complète en vers en 1629, Linage la première traduction en prose en 1651, Marolles une autre en 1660, republiée en 1664.

Pendant la seconde moitié du siècle, Sénèque cesse d'être en faveur et l'on revient aux Grecs. Désormais, le tragique latin ne sera plus traduit que dans des collections ou par des lettrés qui s'efforceront de réhabiliter l'œuvre en en donnant la version.

En 1692, Dacier traduit *Œdipe Roi* et l'*Electre* de Sophocle, avec un commentaire esthétique qui montre à quel point les querelles sur la valeur des Anciens avaient exercé les esprits à analyser, à préciser, à justifier leurs admirations. Autant les enthousiasmes de la Renaissance avaient été spontanés et confus, autant la critique du XVII^e siècle repose sur des idées finement dissociées; et celles-ci, on va chercher sans cesse à les éclairer par les textes d'une lumière plus égale et plus pénétrante.

Brumoy, qui continue, en l'étendant, l'œuvre de Dacier, part de la même poétique et s'exprime dans une prose analogue, qui consent à être terne, mais qui tient à être fidèle. Brumoy ne vaut pas Dacier comme traducteur, mais il a rendu aux lettres un service de premier ordre en donnant en français trois pièces de Sophocle, quatre d'Euripide; des autres drames de ceux-ci et de l'œuvre d'Eschyle, il a traduit de longs fragments reliés par des analyses, premier noyau du *Théâtre des Grecs*, qui, six fois réédité et accru, sera complet, pour la comédie et la tragédie, en 1785.

¹ Cette date, qui est celle de la publication de l'*Antigone* de Baïf, est trop basse, car l'œuvre est certes antérieure de plusieurs années.

ÉTUDE SUR LES TRADUCTIONS DES TRAGIQUES GRECS ET LATINS

Du reste, les traductions se suivent rapidement. Dupuy donne un Sophocle en 1762, Le Franc de Pompignan un Eschyle complet en prose en 1770, et La Porte du Theil en 1785; La Harpe son *Philoctète* en 1781; Prévost un Euripide complet en 1782; Belin de Ballu, une *Hécube* en 1783; Rochefort un Sophocle complet en 1788, et Coupé un Sénèque en 1795.

Le XVIII^e siècle finissant annonce exactement ce que sera le goût du XIX^e. A vrai dire, on n'y devine pas encore la prochaine renaissance de la traduction en vers, mais on voit déjà quels seront les auteurs favoris du romantisme. Sophocle sera goûté, mais moins exclusivement qu'à l'époque classique et surtout moins qu'Eschyle, qu'on semble admirer d'autant plus qu'on le comprend plus péniblement. Quant à Euripide, si étrange que ce soit, il ne retrouve pas la faveur qu'il a eue antérieurement au classicisme. Cela peut tenir, d'une part, à ce que les lecteurs qui lisent les tragiques en français sont peu préparés à un art dont la critique historique n'a expliqué que plus tard les subtilités et les nouveautés; d'autre part, à ce que, habitués aux règles d'une esthétique figée, ils ont été choqués par certaines disparates de la dramaturgie d'Euripide. Toujours est-il que de 1830 à 1920 il n'y a que trois traductions séparées de l'*Hécube*, si aimée au XVI^e siècle, alors que j'en ai dépouillé treize de *Prométhée* et dix-sept de l'*ŒdipeRoi*.

Si un répertoire de toutes les traductions d'un même genre littéraire peut donner des renseignements intéressants sur les variations du goût français à propos de ce genre, il renseigne médiocrement sur l'état des études grecques en France depuis la Renaissance. Au XVII^e siècle, il n'y a pas une seule traduction des tragiques grecs avant 1692, tandis qu'à partir de Dacier elles s'échelonnent à intervalles de plus en plus courts pendant tout le XVIII^e siècle. Cela ne signifie nullement que la fin du siècle marque un relèvement dans les études grecques, ni même dans l'étude des tragiques grecs. Parmi les contemporains de Racine, les uns, La Fontaine, Boileau, Huet et quelques autres, lisaient l'*Iphigénie* à *Aulis* dans le texte d'Euripide, les autres, beaucoup plus nombreux, dans la version latine. L'omission de certains sigles d'interlocuteurs dans les éditions faisait dire parfois de fortes sottises aux partisans des modernes, et Racine les en reprend dans la préface de son *Iphigénie*. Quant à la vieille version de Sébillet, il est probable que personne n'en connaissait plus l'existence.

ÉTUDE SUR LES TRADUCTIONS DES TRAGIQUES GRECS ET LATINS

Mais à mesure que la querelle des Anciens et des Modernes s'étendait au delà du terrain nationaliste où l'avait placée Fontenelle², et qu'on passait à la critique et à l'analyse des oeuvres anciennes, il se formait un public de plus en plus étendu qui désirait lire les oeuvres, et les lire vite. Et comme les gens du monde ne pouvaient parcourir, ni une édition grecque, ni même une version latine, ils ont lu les traductions françaises qu'on leur offrait et ils en ont demandé d'autres³.

Au moment où s'éteint la querelle, l'étude des textes anciens, confusément agitée dans les milieux mondains où l'on causait littérature, va se poursuivre scientifiquement dans des cercles de professeurs⁴. A partir de cette date, la valeur des traductions pourrait peut-être donner quelque indication sur le niveau des études de philologie ancienne.

Toutefois, il ne faut pas se faire d'illusions sur ce point, ni croire que les traductions vont s'améliorer de tous les progrès que fera l'étude du grec en France. Pendant le XIX^e siècle aussi bien qu'au XVI^e, et plus qu'au XVIII^e, on en a usé très librement avec les ouvrages des anciens traduits en français, et il s'en faut de beaucoup que toutes les traductions modernes, ou même la majorité d'entre elles, aient été inspirées par les principes scientifiques que le XIX^e siècle se vante volontiers d'avoir instaurés.

Telle n'est pas la théorie courante sur l'art de traduire depuis le XVI^e siècle. Il est admis, en effet, depuis Egger qui en a donné le premier crayon complet, qu'un «esprit d'exactitude modeste» dirige les traducteurs du XVI^e siècle⁵, tandis qu'au XVII^e siècle on

² La *Digression sur les Anciens et les Modernes* est de 1688.

³ «J'aime que la connaissance de l'Antiquité devienne plus générale, et je prends plaisir à voir admirer ces auteurs [en traduction] par les mêmes gens qui nous eussent traités de pédants si nous les avions nommés quand ils ne les entendaient pas.» – Saint-Évremond, *Réflexions sur nos Traducteurs*. Édit. de Londres, 1711, t. III, p. 160.

⁴ Le premier volume des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres et Inscriptions* est de 1717.

⁵ «Soit qu'on mette en prose un prosateur ou que l'on tourne en vers un poète, on n'a point scrupule à le suivre dans les moindres détours de la pensée, ni à l'imiter dans toutes les hardiesses de son style.» (*L'Hellénisme en France*. Paris, 1869, t. II, p. 125.) *L'Essai sur Amyot et les Traducteurs français au XVI^e siècle*, d'Auguste de Balignières, est notablement antérieur (Paris, 1851), mais l'objet spécial de l'ouvrage déplace un peu le point de vue. Hennebert pense comme Balignières dans son *Histoire des Traductions françaises d'auteurs grecs et latins pendant*

ne craindra pas, là où l'auteur ancien blessera le goût moderne, de le corriger en l'interprétant «C'est à peine, conclut Egger à la fin de sa revue, si de notre temps commence à prévaloir une saine critique sur ces matières.»

Blignièrès, dans son *Essai sur Amyot*, n'avait pas jugé autrement et avait fait du classicisme l'époque par excellence des belles infidèles. Depuis, il a été fait trop peu d'études particulières sur les traducteurs pour qu'on ait pu reviser le procès. M. Radouant, dans son travail sur Du Vair; M. Harmand, dans son jugement sur Brébeuf; M. Duhain, dans son livre sur Turreil, ne modifient pas essentiellement l'opinion d'Egger⁶.

Seul, René Sturel, qui a étudié minutieusement non seulement la tradition d'Amyot, mais encore les traductions de tragédies antérieures à 1550, a vu qu'on avait marqué trop fortement la différence entre les translateurs du XVI^e siècle et les traducteurs du XVII^e⁷. De plus, étudiant quelques ouvrages typiques sur la théorie du genre, il s'est plu à noter la correspondance parfaite entre des règles formulées en 1670 par L'Estang et tous les détails de la pratique d'un Jacques Amyot.

Sturel n'a pas eu le temps de poursuivre pour les siècles suivants les recherches qu'il avait instituées pour le XVI^e. S'il avait pu le faire et comparer entre eux, à propos d'un même auteur ou d'un groupe d'auteurs apparentés, les procédés, d'une part, les théories, d'autre part, il aurait constaté que toutes les époques ont eu des philologues soucieux de rendre leur texte le plus exactement possible, et aussi des écrivains bons ou mauvais, désireux de plaire au public en accommodant à son goût les ouvrages des anciens.

le XVI^e et le XVII^e siècle (MÉM. COUR. DE L'ACAD. ROYALE DE BELGIQUE, 1857-1858), où il y a encore bien des choses à prendre. Malheureusement Hennebert est loin d'avoir eu entre les mains tous les ouvrages dont il parle.

⁶ RENÉ HARMAND, *Essai sur la vie et les œuvres de Georges de Brébeuf* Paris, 1897. Thèse. – RENÉ RADOUANT, *Guillaume du Vair; l'homme et l'orateur jusqu'à la fin des troubles de la Ligue*. Paris, 1907. Thèse. – GEORGES DUHAIN, *Jacques de Turreil trad. de Démosthènes*. Paris, 1910. Thèse.

⁷ RENÉ STUREL, *Jacques Amyot, traducteur des Vies parallèles de Plutarque*. Paris, 1908. – *Essai sur les traductions du théâtre grec en français avant 1550*. REV. HIST. LITT. FR., 1913, pp. 269 et 637)

ÉTUDE SUR LES TRADUCTIONS DES TRAGIQUES GRECS ET LATINS

Lazare de Baïf, qui traduit l' *Électre* en 1537, n'entend pas toujours la langue de Sophocle et écrit un français bien pénible; mais il a voulu translater littéralement, de même que Bochetel, dont la version d' *Hécube* est loin d'être méprisable. Au contraire, Jean-Antoine de Baïf, à qui l'on doit une traduction de l' *Antigone* où il y a des morceaux excellents et d'une exactitude remarquable, a presque entièrement récrit les chœurs, de telle sorte que, malgré la supériorité de son oeuvre, il appartient au second groupe, de même que son contemporain Sébillet, qui arrange l' *Iphigénie à Aulis* selon les préceptes de l'école marotique.

Le classicisme, celui du XVII^e et du XVIII^e siècle, a eu, comme l'époque précédente, ses adaptateurs et ses traducteurs. Il est assez singulier que la critique moderne consente malaisément à lui reconnaître des interprètes fidèles. Même René Sturel fait sien ce jugement de M. Harmand⁸ : «On a fait observer avec raison que les traducteurs du XVI^e siècle surpassaient, par la science et la fidélité de l'interprétation, leurs confrères du XVII^e siècle. Mais on ne peut reprocher à ceux-ci que d'avoir suivi logiquement les conséquences des principes établis : par un mouvement naturel des esprits, les auteurs et le public s'accoutumaient à considérer un ouvrage de ce genre comme une sorte d'imitation.»

Pour les textes que nous avons étudiés, il nous est impossible de souscrire à ces lignes. En effet, bien loin que le classicisme ait le monopole de l'imitation, c'est, au contraire, au XVII^e et au XVIII^e siècle que les adaptateurs mettent le plus de scrupules à signaler les modifications qu'ils apportent à leur texte. Il faut dépouiller vers par vers l' *Iphigénie* de Sébillet pour relever les nombreux passages où elle ne suit pas Euripide. Au contraire, Boileau a noté et justifié chaque endroit où il s'écarte de Longin. L'évolution d'un Jacques de Turreil, qui, au cours de sa carrière de traducteur, a cherché d'abord à plaire aux mondains, puis aux érudits, est parfaitement instructive à cet égard. Après sa première version de quatre harangues de Démosthènes (1691), on lui reproche de s'être fait «une manière qui ne ressemble en rien à celle de l'original⁹», et Racine

⁸ RENÉ STUREL, *Jacques Amyot*, p. 188. – RENÉ HARMAND, *ouvr. cit.*, p. 160.

⁹ *Œuvres de M. de Turreil* de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres et l'un des quarante de l'Académie française, à Paris, 1721, 2 vol. in-4⁰. Cette édition, posthume, a une excellente préface (de l'abbé Massieu), où l'on peut voir par les critiques du biographe

trouva que ce «bourreau» arriverait à donner de l'esprit même à Démosthènes. Turreil passa dix ans à refaire son ouvrage; mais les admirateurs des anciens lui reprochèrent encore une fois d'avoir pris des libertés avec son texte, et, remettant une troisième fois l'œuvre sur le métier, il donna une traduction toute nouvelle et qui voulait être cette fois parfaitement fidèle.

Quand don un L'Estang écrit, en 1670, «qu'une traduction pour être excellente ne doit point paraître une traduction, mais un ouvrage naturel et une production de notre esprit», il n'exprime pas une opinion particulière à son siècle; Jacques Amyot ne pensait pas autrement et Sébillet allait bien plus loin encore, lui qui attribuait à une belle traduction une importance littéraire égale à celle qu'aurait eue une œuvre originale.

Si nous avons une tendance à croire les versions du classicisme moins fidèles qu'elles ne le sont en réalité, cela tient simplement à la façon dont les écrivains de cette époque comprenaient la toilette d'une œuvre. Ils voulaient que ce qui paraissait naturel dans l'original parût encore naturel aux lecteurs de la traduction¹⁰. Ce sentiment les poussait à atténuer certains termes qui, mis en français avec leur valeur littérale, y prennent une arête et un poids qu'ils n'avaient probablement plus en grec, ou à rendre par des équivalents français les titres et mots techniques anciens dont un traducteur ne peut guère, au surplus, employer le décalque français qu'à condition de s'expliquer, soit dans le texte, soit en note.

quelle exactitude et quelle fidélité on demandait à un traducteur en ces premières années du XVIII^e siècle.

¹⁰ On a cité souvent l'opinion de Diderot : «Il n'y a qu'un moyen de rendre fidèlement un auteur d'une langue étrangère dans la nôtre : c'est d'avoir l'âme pénétrée des impressions qu'on a reçues et de n'être satisfait de sa traduction que quand elle réveillera les mêmes impressions dans l'âme du lecteur. Alors l'effet de l'original et celui de la copie sont les mêmes. Mais cela se peut-il?» (*Réflexions sur Térence*, édit. de 1875, t. V, . 236.) Mais c'est exactement celle de Montaigne : «Je n'entends rien au grec mais je vois un sens si bien joint et entretenu partout en sa traduction [Amyot] que, ou il a certainement entendu l'imagination vraie de l'auteur, ou ayant, par longue conversation, planté vivement dans son âme une générale idée de celle de Plutarque, il ne lui a au moins rien prêté qui le démente ou qui le dédie.» (*Essais*, II, 4.) Sur Dolet, cf. *infra*, p. 47, et la profession de foi de Bonaventure Despérier au début du *Cymbalum Mundi*, qui est de 1538.

ÉTUDE SUR LES TRADUCTIONS DES TRAGIQUES GRECS ET LATINS

Nous touchons ici à ce qui est la grosse difficulté de toute traduction, surtout d'une langue ancienne en une langue moderne. Ou bien nous traduisons avec des mots d'aujourd'hui, et alors nous ne sentons plus assez le caractère ancien et nous risquons de donner une impression de vulgarité; ou bien nous traduisons avec des mots calqués de l'antique ou empruntés soit à notre passé, soit à une civilisation étrangère, et, dans ce cas, nous ne sentons plus assez la vie du modèle; ou, enfin, nous combinons plusieurs systèmes, et le résultat est une marqueterie où les pièces peuvent être exactes une à une, mais où l'ensemble manque d'harmonie et d'homogénéité.

Laissons de côté cette troisième méthode, qui n'a guère été employée que dans ces toutes dernières années, et voyons comment les trois époques qui nous occupent – XVI^e siècle, classicisme, romantisme¹¹ – ont appliqué les deux autres.

Le XVI^e siècle a usé rarement de la seconde, beaucoup plus souvent de la première. Des écrivains comme Toutain, qui, mettant Sénèque en français, décalque le mot latin jusqu'à rendre sa version inintelligible, sont heureusement fort rares. Amyot n'hésite pas à rendre ὁ τοῦ δήμου γραμματιστής par «secrétaire d'État de la chose publique», et ἵππαρχος par «capitaine général de la gendarmerie»; et cela est fort exactement dit, puisque les troupes à cheval s'appelaient ainsi au XVI^e siècle.

Mais, par cet exemple, nous touchons du doigt la raison qui nous rend incapables de juger comme telles les traductions du XVI^e siècle, raison qui, de fait, les a fait lire depuis soixante-dix ans avec trop d'indulgence : c'est que leur langue n'est plus la nôtre; les mots et les tours y ont assez vieilli pour avoir pris le charme du passé; l'éloignement qui les transpose et les sauve de la platitude n'est pas si grand qu'il les rende inintelligibles à notre oreille¹².

¹¹ Ce terme peut paraître trop étroit pour désigner le XIX^e siècle. Cependant, toutes les traductions d'un caractère littéraire sont inspirées par la poésie romantique ou parnassienne. A côté de ces plus ou moins séduisantes infidèles se succèdent des versions en prose qui se rattachent plutôt au classicisme qu'au goût spécifique de l'époque. Artaud, Hinstin, Pessonneaux continuent Brumoy avec une science et un talent que nous aurons à apprécier plus loin.

¹² On parle toujours de la «langue savoureuse» du XVI^e siècle. Peut-être la richesse du vocabulaire et d'autres causes intrinsèques contribuent-elles à lui donner en effet de la saveur. Mais la vraie raison pour laquelle nous la goûtons si vivement, c'est que nous l'entendons parfaitement et ne la parlons plus.

ÉTUDE SUR LES TRADUCTIONS DES TRAGIQUES GRECS ET LATINS

Le XVII^e siècle, soucieux d'assurer des ensembles homogènes, ennemi par conséquent de toute disparate, ne pouvait que continuer dans cette voie, et il a poussé la méthode à l'extrême. Nous admettons bien qu'on rende ἄνδρες δικασταί par «messieurs les juges» et ἄνασσα par «madame», mais nous n'aimons guère qu'on introduise dans les discours le «vous» qui serait cependant indispensable dans un discours français de même caractère. Les classiques cherchaient l'identité d'effet, fallût-il l'acheter par des moyens absolument différents.

C'est ce que n'admettent plus les traducteurs modernes. Là où Amyot écrivait : «capitaine des gens d'armes», ils ne manquent pas, dit fort bien Sturel¹³, d'écrire *hipparque*, et le sens de ce mot «recouvrerait sans doute exactement – et pour cause – celui du terme grec. Mais *hipparque* risquerait fort de n'être compris que de ceux qui connaissent ἵππαρχος et, par suite, de n'être pas une traduction».

Cet écueil, les traducteurs romantiques ne semblent pas l'avoir vu. Leconte de Lisle transcrit des termes comme Ouranos et Hélios là même où ils n'ont aucune valeur religieuse, et le Sâr Péladan, traduisant *Prométhée*, introduit le mot *daimones* dans son texte français là où Eschyle dit simplement *dieux*. On ne saurait assez dire combien le souci d'exactitude archéologique a fâcheusement hanté l'esprit des traducteurs. Sous prétexte de respecter partout la couleur locale, on a institué une diction composite, pénible à lire et souvent difficile à comprendre. Et tandis que l'on s'efforce d'arriver à une rigoureuse fidélité matérielle, on est en revanche infiniment moins préoccupé qu'on ne l'était au XVIII^e siècle de la logique intérieure de l'oeuvre qu'on traduit.

Lorsque Brumoy fait une erreur qui l'éloigne du sens, il s'aperçoit parfaitement qu'il y a un hiatus de pensée et il récrit une ou deux phrases pour le remplir. Quand Artaud, qui sait le grec mieux que ne le savait Brumoy, néglige telle nuance de sens, tel mouvement de la pensée indiqué par les particules, il ne paraît jamais s'aviser que son lecteur aura de la peine à comprendre, et il poursuit imperturbablement, comme faisait Lazare de Bâif après avoir écrit un couplet littéralement traduit du grec et à peu près inintelligible pour un lecteur français. Les classiques avaient un sens de la cohésion des ensembles que nous sommes loin d'avoir toujours au même degré.

¹³ Jacques Amyot, p. 223.

ÉTUDE SUR LES TRADUCTIONS DES TRAGIQUES GRECS ET LATINS

Si maintenant, laissant de côté la question des procédés dominants, on cherche à classer les très nombreuses traductions modernes de tragédies grecques, on s'aperçoit qu'au XIX^e siècle, comme au XVIII^e, comme au XVI^e, il y a eu, d'une part, un certain nombre de versions fidèles et modestement exactes, et, d'autre part, des adaptations où le poète a pris des libertés plus ou moins grandes avec son texte.

Aucune époque n'a eu proportionnellement autant de «belles infidèles» que le XIX^e siècle, au moins pour le groupe d'œuvres poétiques que nous avons étudié. Presque toutes sont en vers, comme leurs pareilles du XVI^e siècle. Le romantisme d'abord, le goût parnassien ensuite, n'ont pas été sans les atteindre. On altère le texte, non pour en atténuer les caractéristiques, comme faisait Perrot d'Ablancourt, mais pour y accentuer au contraire ce qui paraît «spécifiquement grec». Seulement, comme le XIX^e siècle ne s'est pas en général résigné à voir dans le parfait naturel la caractéristique du génie grec¹⁴ Pour voir à quel point les romantiques ont cherché dans les anciens autre chose que les hommes du XVII^e siècle, il est intéressant de comparer cette charmante *Épître à Huet* avec le chapitre du *William Shakespeare* de Hugo consacré à Eschyle : «Une sorte d'épouvante emplit Eschyle d'un bout à l'autre..., il est magnifique et formidable, comme si l'on voyait un froncement de sourcil au-dessus du soleil... Poète hécatonchire, ayant un Oreste plus fatal qu'Ulysse et une Thèbes plus grande que Troie, dur comme la roche, tumultueux comme l'écume, plein d'escarpements, de torrents et de précipices, et si géant que, par moments, il devient montagne.» Il suffit de rapprocher les deux textes pour voir laquelle des deux poétiques était la plus capable d'inspirer sainement les traducteurs. Et l'on pourrait étendre la comparaison aux œuvres originales imitées de l'antique. A côté des *Phéniciennes* de M. Rivollet, ou de *l'Hélène de Sparte* de Verhaeren, une œuvre comme *l'Œdipe* de Voltaire, où l'on voit cependant Philoctète amoureux de Jocaste, est une merveille de goût, de bon sens et même d'intelligence de l'antique., les adaptateurs ont sollicité les textes pour y introduire le faux pittoresque, la fausse sentimentalité et la violence qui leur paraissaient indispensables à toute œuvre tragique.

Peut-être nous reprochera-t-on d'avoir donné une importance exagérée à l'étude des théories de la traduction, telles qu'elles sont exposées dans des ouvrages spéciaux,

¹⁴ Ce que La Fontaine avait parfaitement vu :
«Ils se moquent de moi qui, plein de ma lecture,
Vais partout prêchant l'art de la simple nature...»

ÉTUDE SUR LES TRADUCTIONS DES TRAGIQUES GRECS ET LATINS

dans des préfaces, critiques ou justifications de traductions particulières. Nous ne l'avons pas fait sans raison. La conclusion de notre étude est qu'on a eu tort de tenir en si grand mépris les traductions de l'époque classique et de les sacrifier partout à celles du XVI^e et du XIX^e siècle. Mais, cette opinion, nous n'avons pu la vérifier qu'à propos des textes tragiques, cas spécialement délicat à interpréter, puisqu'une quantité relativement importante de nos versions sont entrées dans le courant de la littérature vivante en paraissant à la scène.

Il serait donc intéressant que d'autres pussent reprendre ces conclusions à propos d'oeuvres différentes. C'est pourquoi nous avons pensé qu'il n'était pas inutile de tracer des cadres où l'on pût faire apparaître d'autres images lorsque celles-ci auront été examinées et qu'on aura tiré de leur succession l'enseignement qu'elles peuvent donner.

Source : Marie Delcourt, *Étude sur les traduction des tragiques grecs et latins en France depuis la Renaissance*, mémoire couronné par la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques, Bruxelles, Maurice Lamertin, 1925, p. 3-16.